

dissent de trou en trou sous une grêle de balles. Il y a des blessés. Le caporal Louis revient deux fois, bravant le danger, pour sauver des camarades blessés.

Au premier vacarme de l'assaut, le major a été à son poste. Il n'a pas fermé l'œil pendant toute cette nuit qui s'est passée en préparations fiévreuses. Jusqu'à une heure avancée, avec le fidèle caporal ATTOUT il a parcouru, sous les lueurs blafardes de la nuit, le terrain qui sera le lendemain son champ de bataille. Dans l'aube grisonnante, son visage est plus pâle encore, il sent des douleurs à son épaule endolorie sous d'épais pansements. Mais son regard luit. Ses gestes sont péremptoirs et par les broussailles de sa moustache les ordres sortent clairs et décidés. Une hutte en planches adossée contre un béton allemand effrité, sur un mamelon près de la ferme de Mondovi, voilà son poste de commandement. De là il domine le champ de bataille. Ses adjoints, les lieutenants MORELLE et DEMAL, s'y affairent. Une activité trépidante y règne. Des coureurs arrivent et partent, des appels de téléphone résonnent, des communications affluent, des ordres sont portés. Un peloton de la 10^e compagnie est de service. Un peu en retrait fonctionne un poste de T. S. F. De là aussi le lieutenant Culot dirige ses sections de mitrailleurs à qui son calme imperturbable inspire la plus ferme confiance. Au moment du plus grand danger, son visage reste serein, sa voix posée et polie. Agé déjà, grand, large d'épaules, avec ses moustaches blondes et son air de bonté il ressemble vraiment à un « père de famille », comme on le dénomme amicalement. Il sera chevalier de la Légion d'honneur. Des brancardiers circulent du Poste de Secours à l'infirmerie de la ferme de Champaubert. Sans relâche ils sont à l'œuvre pour transporter les blessés. Aux endroits les plus dangereux apparaît le caporal BARZIN, le philosophe de l'Université libre de Bruxelles, toujours calme et toujours secourable. L'abri du major est le cœur de la bataille. Avec son rapide coup d'œil, il se rend compte dès le début de l'attaque que des forces très supérieures marchent contre son bataillon. Ce sont les 31^e et 84^e landwehr. D'autres régiments ennemis, débouchant des ruines et des abris de Langemark, se portent contre le bataillon du 13^e régiment à la droite et contre les Anglais. Le but de l'attaque se dessine bientôt nettement : une percée à droite entre les Belges et les Anglais. Dès ce moment la décision du major est prise : se maintenir jusqu'à l'extermination, briser l'élan ennemi, faire flèche pour permettre aux corps voisins de se ressaisir et de résister.

Le feu nourri des avant-postes a repoussé la ligne des tirailleurs. La fusillade a duré une heure. Partout des fusées d'alarme rouges et vertes montent au ciel. Les ennemis font une nouvelle attaque, cette fois par d'innombrables petites colonnes de quatre. Le poste de Lannes Copse est pris à renvers et enveloppé. Les hommes se défendent désespérément. La plupart sont tués ou blessés. Le sous-lieutenant Miette, après une défense opiniâtre, parvient à se retirer avec une dizaine d'hommes vers les tranchées de Mondovi. Il a dû abandonner